

Marie-Amice Picart, une mystique léonarde et guiclanaise

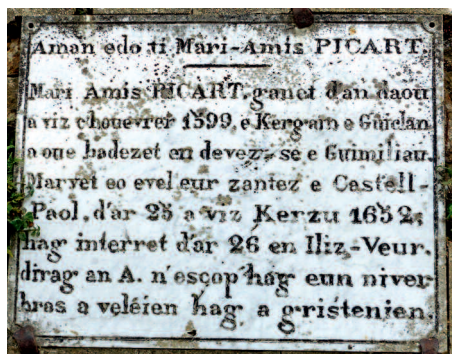


Née au hameau de Kergam en Guiclan le 2 février 1599, Marie-Amice Picart est baptisée le jour même en l'église de Guimiliau. Elle fréquente cette paroisse toute sa jeunesse car plus proche de la ferme natale, où ses parents étaient paysans. Dès l'âge de sept ans, elle est attentive à la vie de la paroisse et, douée d'une mémoire prodigieuse, retient, mot pour mot, les sermons bretons du recteur. Elle acquiert ainsi une solide formation religieuse et, à longueur de jours, en gardant les vaches, elle médite sur ce qu'elle a appris, sur la vie des Saints, sur la passion du Christ, dont les vitraux, les statues ou le calvaire lui ont également parlé.

Elle a treize ans quand meurt son père. Elle décide de rester avec sa mère, devient très habile dans le tissage du lin très répandu dans le pays. Sa seule distraction, c'est d'aller en pèlerinage dans les sanctuaires, même lointains comme celui de Sainte-Anne d'Auray.

Après la mort de sa mère en 1635, elle part pour Saint-Pol-de-Léon, où elle est accueillie chez une pieuse veuve. De ce jour et jusqu'à sa mort le 25 décembre 1652, soit pendant 17 ans, sa vie ne sera plus que souffrance.

Marie-Amice Picart fut une grande mystique, portant comme saint François d'Assise, les stigmates du crucifié.



Traduction de la plaque : Ici est la maison de Marie-Amice Picart. Marie-Amice Picart, née le 02 février 1599 à Kergam à Guiclan et baptisée le jour même à Guimiliau, décédée comme une sainte à Saint-Pol, le 25 décembre 1652 et enterrée le 26 dans la cathédrale sous la coupe de l'évêque et d'un grand nombre de prêtres et de chrétiens.

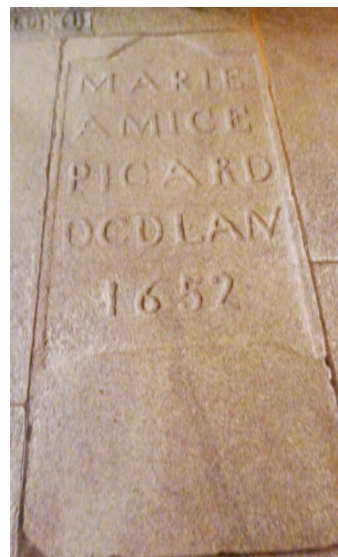
frances. Elle reçoit les plaies du sauveur ou des martyrs la veille de leurs fêtes. Elle ne peut garder la nourriture, seulement l'hostie de la communion qu'elle reçoit un jour sur deux.

Pendant ses tourments, elle est évanouie. La veille de la Saint-Jean-Baptiste, il lui semble qu'on lui tranche la tête ; à la Saint-Barthélémy elle est écorchée ; à la Saint-Laurent, elle est mise sur un gril rougi au feu ; à la Saint-Ignace, elle voit des lions furieux prêts à la dévorer. Le père Maunoir de Saint-Pol-de-Léon atteste que la veille de la Saint-Jean Baptiste, il vit à son cou du sang et des cicatrices. Pendant la semaine sainte, elle passe par toutes les phases de la passion : elle est menée de maison en maison, flagellée, couronnée d'épines, crucifiée ; son corps est agité et tiraillé avec une grande force.

comme si on lui disloquait les os. Ces tourments durent jusqu'au jour de Pâques où, après avoir communiqué, elle reste des heures en extase et est délivrée de ses maux.

Marie-Amice a des visions admirables du paradis, du purgatoire et de l'enfer. Elle reconnaît des personnes qui sont mortes, dans le purgatoire et au ciel.

Elle meurt, le jour de Noël 1652, dans une extase, après avoir souffert plusieurs jours auparavant d'une agonie qui rappelle celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ au jardin des oliviers. Elle reçoit les derniers sacrements avec une sainte ardeur. Mgr Henri de Laval du Bois-Dauphin, le nouvel évêque de Saint-Pol, vient lui donner sa bénédiction, escorté de ses chanoines et il préside lui-même ses obsèques, au



milieu d'une foule innombrable, accouru de toutes parts. Le corps de la "sainte" est inhumé à la cathédrale, dans la chapelle de Notre-Dame. La nouvelle de sa mort se répandit dans toute l'Europe.

Le père Julien Maunoir (1606-1683) a relaté dans un manuscrit la vie extraordinaire de Marie-Amice. Il considère qu'elle fut l'une des figures les plus énigmatiques du XVII^e siècle breton. Accusée de sorcellerie et confrontée à la vindicte populaire, elle fut traduite en justice. Après enquête, sur ordre de Monseigneur Cupif évêque de Léon, elle fut reconnue comme "une extatique très loyale et très chrétienne".

